

QUESTION DE STANDING

Sophie de Villenoisy



DENOËL



Question de standing

DU MÊME AUTEUR

Bien fait! comédie graphique, Éditions Delcourt, 2015

Joyeux suicide et bonne année, Denoël, 2016

Sophie de Villenoisy

Question
de standing

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2017

Couverture : Esther Pailhou/Studio Denoël.

Image : © Fabienne Legrand

*Pour Matthieu, Angus et Chine,
encore et toujours.*

Gisèle Bündchen, Charlize Theron, Jennifer Aniston, Sandra Bullock, Liz Hurley, Vanessa Paradis, Angelina Jolie. Caroline énumère à voix basse les femmes sublimes qui, comme elle, ont été trompées. Un mantra bricolé à partir d'indiscrétions puisées dans la presse féminine. C'est comme un baume régénérant. Leur humiliation publique apaise la sienne. Elle l'aide à mieux cicatriser. Sept années ont passé et pourtant la morsure est toujours aussi vive. Elle revient la hanter comme chaque fois qu'elle doit revoir Marc, son ex-mari. La douleur remonte à la surface, comme une petite bulle d'acide qui lui explose dans la gorge. Sa rancœur envers Marc est toujours aussi tenace. Elle s'en étonne parfois. Mais comment lui pardonner cette trahison, ce coup de poing dans le cœur ? Elle se revoit suffocante et sonnée. Lui revenait en flash le SMS de Marc à sa rivale, « Ma beauté, ta peau douce me manque déjà, hâte de pouvoir l'embrasser... ». Ces quelques lignes l'empêchaient de respirer. Elles l'agressaient comme un pitbull enragé. *Ma beauté* c'est ainsi que Marc l'appelait depuis toujours, c'était

elle, sa beauté, pas l'autre ! Elle étouffait, le SMS en travers de la gorge, tandis que les larmes brouillaient sa vue. Elle avait cru mourir ce jour-là, comme aplatie par un trentetonnes. Et puis, comme tant d'autres avant elle, elle avait survécu. Elle qui se croyait unique, hors d'atteinte sur son piédestal. Mais si le chagrin avait fini par s'estomper, le ressentiment s'était gravé à jamais dans sa chair. Comme une boursoufflure ou un tatouage indélébile. COCUE. Elle était cocue comme Mme Michu.

Fébrile, Caroline expire doucement. Pour faire le vide elle se focalise sur sa silhouette élancée et tonique. Se regarder lui fait du bien. À quarante-trois ans, elle a toujours aussi fière allure. Elle est si raffinée. Jusqu'à l'éclat noisette de ses yeux. Blonde aux yeux bleus, c'est tellement commun, banal, voyant, presque grossier, comme cette grosse vache de Loana. Alors que blonde aux yeux noisette, c'est tellement plus subtil, plus racé, plus elle.

Pour sa rencontre avec Marc, elle a choisi une robe noir et blanc Bash. Sobre, féminine, élégante, elle met joliment ses jambes en valeur. Le noir fait ressortir sa chevelure soyeuse et rayonnante, qui illumine naturellement son visage. Caroline est au top de sa beauté. Avoir de bons gènes, une bonne alimentation, des heures de massages, de soins de beauté, de cours de Pilates et de stretching, une vie de plaisirs sans stress, voilà son secret.

Surtout, elle respire l'élégance et le bon goût. Chez elle, c'est inné.

Ces qualités font partie de son héritage, au même titre

que ses armoiries. Caroline d'Adhémar de Gransac a la chance d'être bien née.

Le tableau était parfait, jusqu'à son divorce. Son unique faute de goût. Son père avait raison, elle n'aurait jamais dû épouser Marc, il n'était pas de son milieu. Mais il était tellement sexy! Tellement plus drôle en tout cas que les benêts qu'elle croisait dans les rallyes. Et puis il avait le don d'agacer son père, c'était revigorant. Monsieur le Comte, comme l'appelaient ses gens, aurait préféré qu'elle épouse un Cuverville ou un Kermel. Même un cousin aurait été mieux à ses yeux que ce fils de profs! Mais voilà, Caroline était amoureuse et, à l'époque, elle avait la naïveté de croire que sa beauté la préserverait du chagrin.

« Une vraie mule! » disait son père. Il n'a jamais su s'y prendre avec elle. À la carotte il a préféré le bâton, résultat, elle s'est piquée de vouloir être actrice. Même si au fond elle avait toujours su qu'elle n'aurait pas à travailler. Sa vocation était ailleurs, dans le plaisir de se laisser admirer. Comme une jolie poupée. Marc avait tout du prince charmant, même sans la chevalière. Il lui offrait un premier rôle en or, celui de la mariée. Marc et Caroline s'étaient mariés en Bretagne, dans le manoir de famille. M. le Comte avait beaucoup d'allure au bras de sa fille. Caroline était resplendissante dans sa robe de créateur, Marc avait l'air follement aristocratique dans sa queue-de-pie. Même les demoiselles d'honneur et leurs cavaliers semblaient tout droit sortis d'un catalogue de mode. Tous s'accordaient à dire qu'ils formaient « un très beau couple », en dépit d'une certaine mésalliance.

À défaut de quartiers de noblesse, il a belle allure et une bonne situation, murmurait-on. Le jour de son mariage a été réellement le plus beau jour de sa vie. Même s'il signait aussi la fin de son patronyme. Désormais, elle s'appelait « Mme Guyot ». Ce nom lui écorchait les oreilles, il lui était aussi désagréable que le bruit de l'ongle qui ripe sur un tableau.

« C'est quoi ce nom de fermier ? » avait persiflé son père. Sur ce coup-là, elle ne pouvait pas lui donner tort. Chaque fois elle entendait « grouillot » ou pire « péque-not ». L'amour n'est pas seulement aveugle, il est sourd aussi. Mais porter fièrement le nom de Guyot montrait combien elle aimait Marc.

Pour Marc, épouser Caroline était une victoire, le bon présage d'un avenir brillant. Elle était un joli trophée. Alors comme pour rattraper son patronyme, cette « faute de goût », il s'était efforcé très vite de bien gagner sa vie pour lui offrir une existence à la hauteur de son standing.

Un écrin digne de sa beauté.

Quand a pris fin ce conte de fées raté, elle n'a pas fait comme certaines qui s'accrochent désespérément à leur nom d'épouse. C'est d'un pathétique. Elle était bien trop heureuse de retrouver le sien : Caroline d'Adhémar de Gransac. Comme on retrouve une parure.

Le costume était de nouveau à sa taille et il lui allait si bien ! Bien sûr, elle était désolée pour Charles et Louise, ses enfants. Charles « Guyot » sonnait mal, comme une sonnette de domestique, surtout dans sa famille où l'on avait un sentiment de gâchis. Mais, Dieu merci, ses enfants

avaient hérité de sa beauté, de sa classe, de son aisance naturelle, de son physique élégant. Ils étaient racés, on voyait bien que du sang bleu coulait dans leurs jolies veines. Après leur divorce, Marc avait fini par refaire sa vie avec Valérie, une diététicienne. Elle en riait avec ses meilleures amies, Axelle et Angélique. Une diététicienne ! Heureusement, c'était une jolie rousse. Mais quand même. « Marc et Valérie. » C'était une *private joke* entre ses amies et elle.

— Tu crois qu'il l'appelle Valou ou Valoche ? s'amusaient Angélique pour le plaisir de médire.

Enfin, *Valou* était gentille et ses enfants l'appréciaient. Au moins, avec elle, ils mangeaient correctement quand leur père les avait le week-end.

D'un dernier regard, elle se jugea prête. Marc voulait lui parler d'un « truc », elle se demandait bien quoi ? La dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'était quelques mois plus tôt, à l'enterrement de son père. Marc avait fait le déplacement jusqu'en Bretagne, ce qui l'avait touchée, surtout connaissant les rapports entre Marc et son ex-beau-père. Mais il avait tenu à être là pour Charles et Louise. Maintenant que Valérie était enceinte, il songeait sans doute à se remarier ? Si c'était le cas, elle appréciait qu'il le lui annonce personnellement. Elle le prenait même pour une marque de respect.

— Tu vas bien ? demande Marc en se levant pour l'accueillir.

Il paraît détendu, reposé, heureux. Il se déplume un peu, mais à quarante-cinq ans il est encore très baisable. Il affiche une petite barbe poivre et sel de trois jours, l'âge lui va bien. Quand ils étaient mariés, ils se voyaient peu, il travaillait très tard le soir, partait très tôt le matin, entièrement dévoué à son cabinet d'affaires. Marc entamait une carrière d'avocat spécialisé dans le droit des sociétés, dans le meilleur cabinet parisien. Il fallait qu'il fasse ses armes s'il voulait un jour passer « associé », en attendant il était un jeune loup de la finance, corvéable à merci. Du charabia pour Caroline, qui appréciait surtout de pouvoir disposer librement de leur très confortable compte commun. Elle n'avait pas à demander, juste à se servir. Bien que venant d'un milieu plus modeste, Marc n'avait aucun complexe à bien gagner sa vie. Ça tombait bien, elle n'en avait aucun pour dépenser, elle était même assez douée pour ça.

— Très élégante, comme toujours !

Caroline le remercie d'un sourire. Avec elle, Valoche peut aller se rhabiller !

Le compliment est sincère, Marc a toujours trouvé que Caroline, en plus d'être très belle, avait une classe folle. Même si cela la rend plutôt froide avec le recul. Aujourd'hui elle ne le séduirait plus, trop guindée.

— Alors ? Pourquoi tu voulais me voir ? demande-t-elle en se passant nonchalamment la main dans les cheveux.

Caroline feint d'ignorer les regards admiratifs autour d'elle. Même au Costes, où les jolies filles sont légion, elle fait son effet. Elle espère en secret que Valoche est boursofflée par les hormones. Il n'y a pas de petites victoires. Le serveur se précipite pour lui tendre la carte, sans même y jeter un œil elle commande un Earl Grey.

— Tu les prends toujours ce week-end ?

Caroline s'applique à prendre un air détaché, jouer la comédie c'est comme une seconde nature.

— Toujours, bien sûr !

— Ça va, Valérie ? Pas trop fatiguée avec la grossesse ?

Par ses amabilités, elle veut lui signifier son indifférence quant à ce nouvel enfant. Elle gère, elle est passée à autre chose.

— Non, elle est en pleine forme, je te remercie.

— Tu sais, les enfants sont grands, ils ne se formaliseraient pas si vous sautiez quelques week-ends, je sais combien une fin de grossesse peut être épuisante.

— Non, non, Valérie est en pleine forme, vraiment ! Tu sais, elle fait très attention à son alimentation.

— Je sais, sourit Caroline en pensant à Axelle et Angélique. Valérie est diététicienne.

Marc ne relève pas. Caroline se soulage comme elle peut. Il a l'habitude de ces petites giclées de fiel qui l'éclaboussent çà et là. À quoi bon lui répéter que Valérie n'est pas « que » diététicienne, qu'elle a aussi une rubrique dans un magazine santé ? Il n'est pas venu pour batailler. Pas pour ça en tout cas.

— En fait, j'ai déjà un peu parlé aux enfants, ils sont d'accord et heu... j'ai bien réfléchi, enfin Valérie et moi avons bien réfléchi, et je demande la garde partagée.

— Quoi ?

Caroline manque d'avaloir son thé de travers, ce qui la contrarie beaucoup, elle déteste être prise au dépourvu.

— C'est quoi cette histoire ? Les enfants ne m'ont rien dit !

— Non, ça s'est fait comme ça, de façon informelle, on a juste évoqué la possibilité de le faire. Je voulais tâter le terrain, voir ce qu'ils en pensaient. Mais c'est avec toi que j'en parle vraiment.

— Première nouvelle ! Et comment tu vas faire avec trois enfants à la maison, dont un nouveau-né, toi qui n'avais jamais le temps de t'occuper de Charles et Louise ?

— Ben justement ! Je veux prendre le temps, lui répond-il dans un magnifique sourire.

Caroline remarque alors son air parfaitement détendu, heureux. Il y a un truc qui cloche.

— Et ton travail ? Ton cabinet ?

— J'arrête !

— C'est une blague ?

— Pas du tout ! Je prends un congé parental.

Elle en riait presque si ce n'était pas aussi ridicule.

— Toi ? Un congé parental ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Caroline n'est jamais vulgaire, mais elle est bouleversée. Lui, le travailleur acharné qui ne comptait pas ses dossiers, ses heures d'expertise et ses nuits blanches, qui marchait au stress et à la coke, virait papa gâteau ?

— C'est le boulgour qui te monte à la tête ou quoi ?

— Mais non, s'agace Marc. Mais j'étais mal, tu sais, ces derniers mois, ils m'ont lessivé chez Vidal et Associés. J'étais en plein burn-out et, avec l'arrivée du bébé, je me suis dit que je ne voulais pas faire la même erreur qu'avec Charles et Louise. Je veux voir mon enfant grandir.

— Merci pour l'erreur !

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, Caro ! Écoute, sérieusement, j'étais à deux doigts de l'infarctus, j'ai commencé à faire des conneries sur mes dossiers, je me suis fait virer et au lieu de paniquer je l'ai envisagé comme une opportunité !

— Une opportunité ? Eh bien, tu as changé ! ne manque-t-elle pas d'ironiser.

— Oui, toi par contre, tu es restée la même ! lui répond-il, dans un sourire sarcastique.

— Je le prends comme un compliment, chéri !

Ils se regardent en silence tandis que sous la table leurs pieds battent la mesure de leur agacement. Caroline observe, pensive, le va-et-vient courtois des serveurs. Elle ne

va certainement pas faire de scandale au Costes, elle est beaucoup trop bien élevée pour ça. Et dans quel intérêt ? Elle s'en fiche que Marc fasse sa crise de paternité, elle s'en fout même comme de l'an quarante ! Du moment qu'il lui verse sa pension, c'est tout ce qu'elle lui demande ! Elle respire par le ventre pour se calmer, le stress est dévastateur pour le teint.

— Et toi sinon ça va ? Tu en es où dans la succession ? demande-t-il pour faire diversion.

— Oh ! ne m'en parle pas ! J'ai appris à cette occasion que papa avait vendu pour une bouchée de pain les bâtiments aux fermiers, ainsi que les terres. Tu crois qu'il me l'aurait dit ? Mais non, suis-je bête, on ne dit pas ces choses-là à une fille ! De toute façon pour les terres je n'en aurais pas tiré grand-chose, il avait renouvelé leur bail.

— C'est bien, pour une fois ton père s'est montré humain, dit-il en sachant que ce n'était pas franchement ce qui caractérisait son ex-beau-père.

Cet homme hautain et autoritaire ne l'avait jamais accepté. Il avait beau avoir le titre ronflant d'avocat d'affaires, en sa présence Marc avait toujours eu la sensation qu'un glaviot lui dégoulinait sur la joue.

— Avec les fermiers toujours ! ironise-t-elle.

— Entre nous c'est mérité, pour eux je veux dire.

— Je sais. C'est juste que les fermages me rapportaient un peu, ça payait les extras, les vacances...

— Les vacances ! Voilà un sujet que tu maîtrises ! la taquine-t-il.

Caroline cache son agacement en se recoiffant d'un air désinvolte.

— Tu ne peux pas comprendre ! Moi aussi je suis stressée, Charles et Louise ne sont pas toujours faciles, tu auras le temps de t'en rendre compte maintenant ! s'agace-t-elle.

— Tu as raison, je ne suis qu'un travailleur, je ne peux pas comprendre !

— Ex-travailleur ! répond-elle du tac au tac avec son plus beau sourire. Bon, tu les prends à partir de quand ?

— Dès qu'ils le veulent, en fait, si tu es d'accord.

Elle l'observe, incrédule.

— Tu vas voir, deux ados c'est du boulot ! Alors avec un bébé en plus... Tu es sûr que Valérie est partante ?

— Ne t'inquiète pas pour elle, elle les adore et le travail ne lui fait pas peur. À moi non plus d'ailleurs, ce sera le Club Med à côté du cabinet !

Le Club Med, quelle bonne idée, songe Caroline. Elle pourrait en profiter pour y aller ? Elle ne connaît pas celui de La Palmeraie à Marrakech, il paraît qu'il est très sympa ! Bien sûr elle est un peu vexée que les enfants veuillent aller chez leur père. Et en même temps c'est leur père, ils veulent sans doute mieux connaître leur futur petit frère. Louise adore les bébés. À onze ans elle fera une nounou d'enfer. Et qui sait ? Au contact du bébé, elle développera peut-être un peu sa féminité. Elle l'énerve à jouer les garçons manqués, toujours en pantalon. Elle est tellement belle ! Tellement gracieuse ! C'est bien simple, Louise est son portrait craché.

— Et pour l'école ?

— Quoi pour l'école ? Ça ne change rien, au contraire, j'habite plus près de Janson que toi.

Caroline acquiesce, toujours pensive. Marc bâille, il relâche un peu la pression et la regarde satisfait. Il est content, ça s'est bien passé, mieux qu'il n'espérait. Il n'est pas entré dans les détails, mais Caroline est adulte, elle est capable de comprendre seule. Et puis il n'est pas d'humeur à batailler. Pour l'appartement, il verra plus tard. Chaque chose en son temps. Ils quittent le Costes ensemble.

— Je te dépose quelque part ? J'ai un casque si tu veux, demande Marc, par formalité, en sachant très bien que jamais Caroline ne montera sur son scooter. Trop risqué pour son brushing.

— Non, c'est gentil. Puisque je suis dans le quartier, je vais en profiter pour faire un peu de shopping. Je prendrai un taxi.

C'est ça, profite ! pense Marc. Ça ne durera pas longtemps.

— OK, à plus, on s'appelle !

— Mes amitiés à Valérie ! lui lance-t-elle, se voulant aimable.

Marc, son casque sur la tête, la salue de la main, puis il s'éloigne rapidement dans un nuage de pot d'échappement. Caroline se dirige vers la boutique Hermès, elle a besoin de se changer les idées, chez Hermès, elle est sûre de se détendre. Puis elle passera peut-être chez Colette, Charles a besoin d'une nouvelle paire de baskets, il grandit tellement ce gosse, c'est presque un homme maintenant ! Et puis il y